

1

Personne dans le port ne connaissait son prénom. C'était Ochoa, il était gros et se déclarait délégué des orpailleurs des rivières Atabapo, Inírida et Guainía. Un jeudi après-midi, sous les dernières gouttes d'une averse impitoyable, il apparut, halestant et boitant, sur les marches du dispensaire. Dès le début, il simula une affection vague et généralisée, très semblable à une vraie maladie des tropiques, mais le seul mal dont il souffrait était le besoin désespéré, vertigineux, jamais éprouvé auparavant, de rencontrer une femme. Une femme bien concrète, vivante, qui respirait entre les quatre murs du dispensaire.

L'infirmière Eva, alias Vale, alias La Titi, alias Ti, était arrivée à Puerto Inírida neuf mois plus tôt, et depuis, elle n'avait rencontré aucun homme et ne s'était fait aucun ami. Elle allait directement du travail au *galpón*, un hangar réhabilité qu'elle louait près du port, constitué d'une simple cuisine, d'une salle de bains et d'un hamac. Elle ne sortait que pour acheter l'essentiel, et son unique loisir

consistait à se rendre tous les samedis à la même heure au Caney, l'unique *bailadero* du port, pour danser seule, comme si elle flottait, loin au-dessus de ce qu'Ochoa considérait comme la médiocrité des femmes mariées et la vulnérabilité des femmes célibataires.

Elle avait une force qu'Ochoa n'avait jamais vue chez une femme instruite de la ville, et pourtant elle semblait s'en remettre corps et âme à un destin sans échappatoire, assumer à elle seule le poids d'un héroïsme qu'il avait trouvé extrêmement touchant, absolument prête à mourir de tristesse pour un passé mort et à disparaître sans laisser de traces dans l'un des coins les plus reculés de cette jungle humide et sombre.

La première chose que fit Ochoa fut de simuler une fièvre paludéenne, juste pour pouvoir la voir de près en tête à tête. Il la trouva beaucoup plus jolie que dans le dancing. Elle se déplaçait avec l'assurance d'une infirmière accomplie, réalisant son travail avec le sérieux absolu d'une petite fille qui se livre à un jeu important, et cela l'impressionna suffisamment pour qu'il lui avoue, au bout de dix minutes, sur la balance, qu'il n'avait rien : il n'était pas malade, il avait inventé cette histoire de fièvre pour pouvoir la voir.

Elle le regarda de haut en bas avec un sourire méprisant et le fit se sentir comme ce qu'il était vraiment : un quinquagénaire obèse, solitaire, ennuyeux et désespéré. Lui ne se découragea pas. Il lui dit

qu'il avait passé tous les samedis soir des deux derniers mois à boire avant l'heure au Caney, cherchant un moyen de l'inviter à danser mais n'osant pas le faire. Il lui dit qu'il voulait la rencontrer, que c'était pour cela qu'il lui avait menti. Il l'invita à manger, le soir même, dans le seul restaurant du port, réservé aux fonctionnaires et aux membres de la marine.

Eva lui répondit immédiatement. Qu'elle était infirmière, pas idiote ni putain, et que, à moins d'avoir une vraie maladie, il ne devait pas revenir la voir. El Gordo, bien sûr, fit exactement le contraire. Cette rencontre lui fit comprendre qu'il ne pourrait la conquérir qu'en la faisant rire ou prendre en pitié son déraisonnable acharnement, alors, trois fois par semaine, pendant sept semaines, il l'attendit à sept heures pile à la porte du dispensaire, et, à chaque rencontre, il lui débita des paroles d'adolescent amoureux, dignes d'une mauvaise *telenovela*, qui ne correspondaient ni à son apparence ni à sa profession : il s'était efforcé d'être malade toute la semaine, il pensait que la seule maladie dont il souffrait était la maladie d'amour, s'il ne pouvait pas la voir, le reste de la journée ne valait pas la peine d'être vécu.

El Gordo Ochoa était aimé et craint à parts égales, même si tout le monde, dans ce port fluvial comme dans ceux du Sud-Est, savait que la partie la plus rentable de l'affaire, l'immense rivière Guaviare, n'appartenait pas à ses patrons, mais au

paramilitaire Victor Carriazo. Connu sous le nom d'El Minero, avant de posséder un cinquième des terres d'élevage des Llanos orientales, le commerce de la coca dans les contreforts de la cordillère Orientale, le commerce des armes et les taxes sur le forage pétrolier, il avait été patron des très riches mines d'émeraude de l'Altiplano.

L'orpaillage était sa dernière conquête, et il le gérait avec la même ruse et la même poigne de fer qui l'avaient rendu maître de tout le reste. Douze dragues sur la rivière Guaviare étaient à lui, les meilleures ; treize autres avaient leurs propres propriétaires. Ancrées dans des affluents mineurs et des cours d'eau tranquilles, au plus profond de la jungle, elles appartenaient à quiconque était prêt à tout risquer en échange de médiocres profits, et étaient exploitées par de très jeunes mineurs qui n'avaient rien à perdre, acculés par la vie dans cette jungle en échange de nourriture et de pas grand-chose d'autre.

Les patrons d'El Gordo Ochoa étaient d'un autre genre, deux frères caribéens qu'on surnommait « Los Lindos » – les beaux gosses –, silencieux gérants du transport illégal d'hydrocarbures le long des frontières orientales, de l'extorsion des chauffeurs routiers dans le Nord et dans l'Est, des grandes mines d'or des jungles du Darién, de petits orpailages sur l'Inírida, et, occasionnellement, investisseurs dans d'importantes expéditions de cocaïne vers le Mexique via le Pacifique. Ils étaient aussi rusés qu'El Minero et disposaient d'une armée

presque aussi importante, mais la leur était divisée en unités indépendantes, dispersées dans tout le sud et l'est du pays.

El Gordo était né dans l'un des rares hameaux paisibles de la cordillère Centrale et avait travaillé toute sa vie pour Los Lindos. Il avait quitté son foyer à l'âge de treize ans, fuyant un père violent, et son envie d'aventure l'avait conduit dans les Llanos orientales, où il avait commencé au bas de l'échelle, comme simple assistant des gangs chargés d'intimider les camionneurs. Son charisme, son goût pour le danger et son caractère affable en avaient rapidement fait le contremaître des dragues dans le Chocó, puis le coordinateur logistique des vols de carburant à la frontière orientale.

Comme tous ceux qui prospèrent dans l'économie illégale, Los Lindos comprenaient parfaitement les règles du contrôle territorial. Ils n'empiétaient pas sur les intérêts du Minero, ne pénétraient pas dans les zones de guérilla, remettaient sans discuter les terres que n'importe laquelle des armées paramilitaires réclamait, payaient aux policiers et militaires le racket qu'ils exigeaient, évitaient les grands mafieux, et leur seule relation avec le narcotrafic consistait en des investissements très sporadiques, et toujours anonymes, à travers des hommes de paille, dans des cargaisons particulièrement rentables et sûres.

En achetant les politiciens nécessaires, ils avaient bâti un empire criminel bien compartimenté, qui

passait sous les radars, inconnu de la presse, connu de ses seules victimes, tapi dans tous les recoins où l'État n'arrivait pas. En récompense de sa gestion impeccable du vol de carburant et de sa capacité de survie, et à peine quinze ans après avoir commencé à travailler avec Los Lindos, Ochoa avait reçu le pilotage de toutes les opérations d'extraction minière des trois rivières rentables du bassin de l'Orénoque. Son salaire restait très élevé, mais il recevait en plus de généreuses commissions quand la production globale dépassait ce qui était attendu.

Au cours de la huitième semaine, sur le point d'abandonner sa cour, Ochoa dit à Eva que, si elle n'acceptait pas de sortir avec lui, il ne lui resterait pas d'autre solution que de se poignarder. Apercevant sur son visage l'esquisse d'un sourire, il décida de prendre sa propre boutade au mot. Le lundi suivant, à six heures du matin, avec le naturel et la détermination qui le caractérisaient, il se planta un couteau à lame courte dans une cuisse. Versé dans l'anatomie grâce aux hauts et bas de la guerre, il ne sectionna ni les tendons ni les ligaments, et le couteau était resté bien planté là, le manche dépassant de la plaie sanguinolente. Pour compléter l'effet recherché, il enfila un short, qui lui servait habituellement de bas de pyjama, et sortit comme ça dans la rue : short, pistolet à la ceinture, ventre à l'air, avec le sourire filou habituel, malgré la douleur et la claudication.

Plus sérieuse et plus contrariée que jamais, Eva n'eut d'autre choix que de l'allonger sur une civière, lui enlever le pistolet et extraire le couteau tandis qu'il poussait des cris de douleur mêlés à des éclats de rire, tout en cherchant à capter son regard. Ce matin-là, il posa clairement les termes de leur relation. Et la fit enfin céder. Soit elle allait dîner et danser avec lui vendredi, soit il enfoncerait le second coup de couteau dans son propre cou, et elle, elle raterait le meilleur homme de toute la jungle de l'Orénoque. Elle ne rit pas, n'interrompit pas ses gestes, ne le regarda pas dans les yeux, mais elle lui répondit, comme pour sceller une transaction en bonne et due forme, qu'elle acceptait, mais uniquement parce que son devoir en tant qu'infirmière était de protéger la vie humaine, même si cette vie était celle d'un gros type dingue.

C'était dit sur le ton de la plaisanterie, la plaisanterie sérieuse d'une femme qui était trop jeune pour avoir autant souffert, mais une plaisanterie tout de même, et Ochoa quitta le dispensaire le visage éclatant de bonheur, pour revenir cinq minutes après avec un immense bouquet des seules fleurs qui existent dans l'Orénoque, qui ne sont pas des fleurs : les *guacamaya superba* de l'Inírída, pareilles à des charbons ardents, si difficiles à cueillir dans les marécages.

Le vendredi suivant à sept heures du soir, Ochoa vint chercher Eva au *galpón*. El Gordo lui demanda des nouvelles de sa fillette, Abril, et elle lui dit avec

sa tête d'infirmière que ce n'était pas son affaire, tout en lui répondant comme si ça l'avait été : Abril dormait, Abril était suffisamment grande pour rester seule, une des voisines était son amie. Et ils s'en allèrent. Lui avec sa meilleure chemise et le meilleur pantalon qu'il avait, elle en jeans avec un tee-shirt à moitié délavé, comme pour signifier que rien de tout ça n'était bien sérieux, qu'elle ne le faisait que pour s'épargner un nouveau blessé dans la salle des urgences. Aux yeux d'Ochoa, c'était la plus jolie fille du monde, et c'est ce qu'il lui dit, n'obtenant en guise de réponse qu'un petit rire dédaigneux.

Il l'interpréta comme un bon signe, et tandis qu'ils s'acheminaient vers le Caney, après un très long silence, il lui exposa sa vision de l'existence, sans attendre de mieux la connaître ni même qu'ils soient tous les deux soûls. *La vie n'est facile pour personne, mais encore moins dans mon travail, Eva. Mon meilleur ami a été tué à coups de machette par un guérillero ivre. Mes plus fidèles employés, des enfants, ont été torturés et fusillés par des paramilitaires sur la place d'un village, devant leurs familles. Ma seule femme, on l'a violée et jetée vivante dans la rivière Vichada, et on n'a jamais su ni qui ni pourquoi. Ne plus vouloir avoir de relations avec qui que ce soit est une solution facile, celle des lâches.*

Et une fois prononcée cette phrase cruelle et hors de propos, alors que les lumières du Caney éclairaient déjà leurs visages, il lui proposa un pari. *Si dans un*

mois je ne suis pas capable de vous convaincre de sortir de votre grotte, je me casse de cette ville pour toujours.

Le travail de séduction dura exactement le mois qu'Ochoa avait fixé dans ses termes. Pendant les cinq derniers jours, il fut convaincu d'avoir perdu. Cette force de volonté, qui était ce qu'il aimait le plus en elle, paraissait entièrement dirigée vers l'autodestruction ; c'est ainsi que, au cours du dernier après-midi, sous la douche, en se préparant pour le bal, il s'était demandé s'il aurait réellement le courage de la laisser l'abandonner, le courage de ne plus la voir.

Quand il se rendit compte qu'il était vraiment effrayé, pour la première fois de sa vie, tandis qu'il se parfumait, relevait le col de sa chemise, il comprit que non seulement il n'avait pas réussi à la convaincre de s'ouvrir au monde, de reprendre goût à la vie, mais encore que, dans le processus de cette tentative de sauvetage, il était tombé amoureux, et qu'il n'arrivait même plus à en rire, là, dans le miroir (à rire de lui-même, comme ça, de sa détermination tragique à elle, de son amour de feuilleton télé à lui).

Tandis qu'il se dirigeait vers le Caney tout en l'imaginant, efflanquée, suante, à demi soule à la table habituelle, il comprit qu'il ne pouvait désormais plus se dérober, et ce qui lui avait paru un défi à la mesure d'une telle femme, une difficulté à sa hauteur, s'était transformé en un piège dont il ne pourrait plus sortir indemne.

Arrivé au Caney, il s'assit seul à une table et commanda une bouteille de rhum blanc. Au bout d'une demi-heure il avait refusé trois invitations à rejoindre d'autres tables, avait enduré le regard narquois de plusieurs curieux, s'était donné plusieurs échéances qu'il n'avait pas tenues pour se casser de là. Eva ne s'était toujours pas montrée. À onze heures du soir, tout juste descendus des embarcations, les mineurs arrivèrent, les mineurs qui n'appartenaient pas à Los Lindos, et, en un seul groupe sale et bruyant, ils s'emparèrent de trois tables depuis lesquelles ils jetaient des regards de haine et de curiosité mêlées sur tous les autres ivrognes.

Sous l'immense toit de palmes du Caney, les bacheliers buvaient déjà depuis une demi-heure en écoutant les histoires des mineurs, lorsque les lycéennes commencèrent à arriver. Les lycéens étaient déterminés à en emmener une au lit, peu importe laquelle, peu importe comment. Elles avaient quinze ou seize ans, comme eux, étaient vierges, comme eux, et donc inaccessibles, mais elles étaient aussi les seuls corps à disposition, et les lycéens étaient convaincus qu'avant la fin de l'année, ils sauraient ce que c'était que d'être à l'intérieur d'une femme.

Les lycéennes, toujours sérieuses, silencieuses, se savaient désirées par ces jeunes hommes, bien sûr, mais aussi par tous les hommes de la ville en âge de s'accoupler. À Puerto Inírida, comme dans tous les

villages du Sud (et comme dans les mines de la cordillère, dans les cuisines-laboratoires des mafieux, dans les campements de fortune de la guérilla, dans les camps paramilitaires, aux abords des casernes, dans les hameaux des colons), à l'exception d'une poignée de quartiers aveugles des grandes villes, une femme était majeure quand elle était en âge de se reproduire.

Les filles, ces filles de Puerto Inírida qui ressemblaient tant à des femmes adultes et expérimentées, n'étaient pas faciles. Elles grandissaient à des milliers de kilomètres des premiers villages des plaines, affrontaient seules l'ennui, leurs familles, la jungle, tous ces prédateurs, et elles étaient convaincues, presque toujours à tort, qu'elles étaient capables de se défendre.

À minuit, les lycéens étaient déjà très soûls. Celui qui avait l'air le plus enfantin demandait aux mineurs de leur raconter encore des aventures, qu'ils lui décrivent tout, s'approchant trop près de leurs visages et de leurs poignards. Il se maîtrisait, cet enfant enhardi par la boisson, pour ne pas le dire : qu'ils mentaient, qu'il fallait arrêter de mentir, que le travail dans les dragues était le pire de tous, que c'était comme de remuer de la merde au fond d'un puits. Qu'ils l'avouent : ils avaient passé quatre mois au fond de la jungle à travailler douze heures d'affilée sous l'eau, la peau en lambeaux, à respirer dans l'obscurité à travers un tuyau, bouffés par les parasites et rendus sourds par le bruit des

moteurs qui crachaient de la boue toute la journée et toute la nuit.

Qu'ils le disent, puisqu'ils étaient si bavards : que maintenant que les quatre mois de leur saison étaient passés, oui, ils allaient recevoir une petite fortune, mais seulement en récompense d'avoir survécu là où les autres avaient crevé. Qu'ils l'admettent, le savaient-ils seulement ? : les propriétaires des mines, ceux qui les conduisaient dans de petits bateaux à moteur jusqu'aux pires méandres des rivières, ceux qui leur remettaient à la fin les liasses de billets et les dix grammes d'or, c'étaient les mêmes qui possédaient les trois salles de billard et les commerces d'alimentation où ils allaient dépenser jusqu'à leur dernier sou (jusqu'au moment où il n'y avait plus rien à acheter, où le désespoir était si grand qu'ils retournaient à l'enfer des dragues).

Malgré les ivrognes et les vallenatos joués à fond sous le toit de palmes du dancing, quand enfin Eva arriva, tous s'étaient sentis apaisés. Les lycéens étaient parvenus à tenir jusqu'à minuit en évitant les bagarres, n'avaient pas crié, avaient payé ce qu'ils avaient bu, les mineurs n'avaient agressé personne et ils en étaient à présent récompensés par l'apparition d'Eva Díaz, flottant presque au-dessus des petites marches en ciment.

Comme d'habitude, elle dansa un peu seule avant de s'asseoir à la table d'El Gordo. Ils passèrent ensuite une demi-heure en silence à regarder les étudiants et les mariniers et les mineurs qui

dansaient avec leurs copines du moment. Et à boire. Une demi-bouteille de rhum, puis une autre demi-bouteille, puis plusieurs bières.

El Gordo était déjà égaré, étourdi d'ivresse, se demandant s'il devait repartir chez lui dormir ou accompagner Eva jusqu'à sa porte pour ce qui serait peut-être leur dernière soirée ensemble, quand il sentit sa main, minuscule, légère comme un oiseau, se poser sur la sienne. Ils dansèrent. Sur la chanson qui était en train de passer, puis une autre. Et encore une autre. Titubant d'ivresse d'abord, se regardant dans les yeux ensuite. Quand le troisième morceau prit fin, Eva revint à la table sans lui lâcher la main, cacha sous le cendrier l'argent nécessaire et l'entraîna sur les marches du port.

Elle s'assit, attendit qu'il fasse de même et posa cette main si légère sur sa nuque et le rapprocha d'elle, comme si c'était elle le type de cinquante ans, et lui la jeune femme triste, puis l'embrassa. Lui, confus, anesthésié par l'alcool, ne put que rester immobile, entrouvrir sa bouche et la laisser faire. Une fois le baiser fini, très long, très doux, elle le lâcha, tourna la tête pour fixer les eaux noires de la rivière, et, sans le regarder, elle lui expliqua.

Ils vivraient ensemble. Son contrat d'infirmière prenait fin dans six mois. Si, passé ce délai, elle n'était pas tombée amoureuse de lui, elle quitterait la jungle avec sa fille, elle s'en irait vers la cordillère ou les Caraïbes ou le Pacifique. Si c'était le contraire qui arrivait, ils vivraient ensemble. Ce qui

se passerait après, elle ne pouvait pas le prévoir. Alors, elle se tut et ils restèrent là, comme ça, à regarder le ciel sans lune, la rivière, la silhouette noire de la jungle : sans se toucher, sans ouvrir la bouche, tous deux sachant que le silence partagé scellait le pacte, et que c'était une bonne nouvelle.

Ce qu'ils ne savaient pas à ce moment-là (et ils le sauraient très vite, quand ce serait trop tard), c'était que leur destin dépendait de gens qu'ils n'avaient jamais vus : de l'adresse d'un tireur paramilitaire, d'un gouverneur magnanime, d'un enfant aux ambitions de mafieux, d'une proxénète qui avait l'air d'une grand-mère bienveillante. Et ils ne savaient pas non plus, pour leur malheur, que ce qui les séparait de la mort n'était qu'une rumeur, la pire des rumeurs, rugissant parmi les ombres de la jungle impénétrable, menaçant de bondir et de déchiqueter en un instant toutes les fragiles règles de la réalité connue.

2

Abril avant d'être une enfant.

En noir et blanc, sur l'écran de la machine d'échographie.

Une tache pixellisée, comme un poing coincé dans des nœuds et cependant vivante, pulsative.

En la voyant, Eva décida que non seulement elle naîtrait dans cette immense ville contre tout et contre tous, mais encore qu'elle naîtrait en bonne santé et recevrait tout l'amour qu'elle-même n'avait jamais reçu.

Elle décida que c'était une fille et non un garçon avant de pouvoir le savoir, et décida aussi qu'elle l'appellerait Abril. Ça sonnait agréablement dans sa tête, Abril, comme si le prénom inaugurait un temps nouveau, comme si en le prononçant et en l'entendant elle pouvait enfin recommencer à zéro, comme si elle et sa fille étaient les deux premières femmes sur la terre.

Eva ne savait pas qui était le père ni ne cherchait à le savoir. Quand elle apprit qu'elle était enceinte, elle appela sa meilleure amie du lycée,